



HAL
open science

MOTIVATIONS DES PHRASÉOLOGIES ICONIQUES : EXPLORATION SÉMANTICO-COGNITIVE

Fayçal Agzoum

► **To cite this version:**

Fayçal Agzoum. MOTIVATIONS DES PHRASÉOLOGIES ICONIQUES : EXPLORATION SÉMANTICO-COGNITIVE. Hybrides. Revue des Arts, Lettres et Sciences de l'Homme, 2023, 10.5281/zenodo.10445065 . hal-04491283

HAL Id: hal-04491283

<https://hal.science/hal-04491283>

Submitted on 6 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

REVUE HYBRIDES (RALSH)
e-ISSN 2959-8079 / ISSN-L 2959-8060
Licence CC-BY
Vol. 1, Num. 2, décembre 2023 (tome 2)

MOTIVATIONS DES PHRASÉOLOGIES ICONIQUES : EXPLORATION SÉMANTICO-COGNITIVE

Motivations of iconic phraseologies : semantic-cognitive exploration

FAYÇAL AGZOOM

Laboratoire : LRALLARC, USMS, FLSH - Beni Mellal, Maroc

Email: faycalagzoum@gmail.com

iD ORCID: <https://orcid.org/0009-0003-3368-4314>

BRAHIM OUMERAOUCH

Laboratoire : LRALLARC, USMS, FLSH - Beni Mellal, Maroc

Email : b.oumeraouch@hotmail.com

iD ORCID: <https://orcid.org/0009-0001-7375-313X>

RÉSUMÉ

Omniprésentes ordinairement, des discussions triviales aux harangues solennelles, les unités phraséologiques reflètent la facette idiomatique et figurée de notre langage. De même, faisant partie du répertoire lexical, et du système culturel dans un sens plus large, ces constructions lapidaires, partie composée et plus ou moins stabilisée du lexique, sont, de par leur cohésion et leur transfert intergénérationnel, des représentants explicites de la binarité « langue et culture ». S'inscrivant dans le cadre de la Sémantique Cognitive via le modèle de la métaphore conceptuelle développé par Lakoff & Johnson (1980), ce travail se veut un dépassement de la vision classique qui n'envisageait pas de lien entre les sens premier et idiomatique des UP. Par ailleurs, notre réflexion vise la remise en question de ladite conception en faveur de multiples motivations iconiques (métaphoriques et métonymiques) et culturelles, assurant ainsi un continuum à partir duquel est retracée la trajectoire de sens des UP, de la compositionnalité à l'idiomaticité.

MOTS-CLÉ: Expressions figées ; Idiomaticité ; Sémantique cognitive ; Métaphore conceptuelle ; Motivations.

ABSTRACT

Usually omnipresent from trivial discussions to solemn harangues, phraseological units reflect the idiomatic and figurative facet of our language. Likewise, being part of the lexical repertoire, and of the cultural system in a broader sense, these lapidary constructions, a composed and more or less

stabilized part of the lexicon, are, through their cohesion and their intergenerational transfer, explicit representatives of the “language and culture” binary. Part of the framework of Cognitive Semantics via the conceptual metaphor model developed by Lakoff & Johnson (1980), this work goes beyond the classic vision which did not envisage a link between the primary senses and idiomatic of the PU. Furthermore, our reflection aims to question the said conception in favor of multiple iconic (metaphorical and metonymic) and cultural motivations, ensuring a continuum from which the trajectory of meaning of the phraseological units is traced, from compositionality to idiomaticity.

KEY WORDS: Frozen expressions; Idiomaticity; Cognitive semantics; Conceptual metaphor; Motivations..

1. Introduction

Les unités phraséologiques (UP), souvent négligées et marginalisées en tant qu'exceptions par rapport aux normes, ont longtemps été abordées de manière limitée dans des perspectives classiques qui ne dépassent pas le cadre linguistique. Cependant, ces expressions suscitent désormais l'intérêt de chercheurs de diverses sphères scientifiques, acquérant actuellement un statut de phénomène fondamental et universel. Ces séquences lapidaires, qualifiées de phénomène lexiculturel¹⁸, sont le meilleur verbalisateur linguistique des spécificités culturelles et des représentations mentales de la collectivité, assumant ainsi le rôle de « miroir du peuple » (Muradova, 2013, p. 151). D'ailleurs, les UP, constructions lexicalisées appartenant à la combinatoire figée (Bally, 1951), ne sont pas constituées à l'instance discursive, mais y sont reproduites, automatiquement et inconsciemment, en tant que locutions toutes faites (Saussure, 1995, p. 172).

Notre étude se veut un dépassement d'une certaine conception de la vision classique, qui considère que l'opacité sémantique et l'idiomaticité des UP rompent totalement avec leur sens premier, en s'appuyant sur le modèle de la métaphore conceptuelle de Lakoff & Johnson (1980) dans le cadre de la Sémantique Cognitive. Celle-ci, qualifiée d'empiriste et d'interdisciplinaire, se concentre sur la façon dont les individus construisent le sens en reliant leurs expériences sensorielles à des structures mentales abstraites et des mécanismes cognitifs. En fait, la thèse que nous soutenons ici consiste en une remise en question de ladite conception au profit de multiples motivations, et vise à apporter des éclaircissements aux questions suivantes : quelles motivations régissent la conceptualisation du sens des UP ? Comment les UP sont-elles motivées sémantiquement ?

¹⁸ La *lexiculture*, terme avancé par Galisson (1988), désigne une approche s'intéressant aux unités monolexicales et polylexicales ayant une charge culturelle partagée (CCP). En d'autres termes, elle se focalise sur le rapport d'interdépendance entre langue et culture, et comment certains éléments linguistiques, pourvus de connotations culturelles, véhiculent les spécificités socioculturelles, historiques, psychologiques, etc. d'une société.

Tout l'enjeu est de revoir les expressions figées¹⁹ sous un angle cognitif en vue de mettre en exergue un continuum retraçant la trajectoire de sens de ces constructions, et un rapport de rémanence suscité, de la compositionnalité à l'idiomaticité, par des motivations provenant, notamment, de mécanismes métaphoriques et métonymiques. Du point de vue de son ossature, notre réflexion s'organise autour de quatre axes. Les deux premiers axes portent respectivement sur la notion de la métaphore, de la conception aristotélicienne aux perspectives contemporaines, ainsi que sur le modèle de la métaphore conceptuelle en termes des principes sur lesquels se fonde. Quant aux axes troisième et quatrième, ils focalisent l'intérêt, d'une part, sur la remise en question de l'opacité sémantique des UP ; de l'autre, sur la description et l'explication des processus de génération du sens figuré de ces faits de langage, tirés de l'arabe marocain dialectal et issus de notre observation participante, en tant que locuteur natif.

2. La métaphore : de la conception aristotélicienne aux perspectives contemporaines

Représentant un thème à dimension interdisciplinaire, les métaphores ont toujours suscité l'intérêt des chercheurs de divers champs disciplinaires : linguistes, philosophes, psychologues, entre autres. En effet, une pléthore d'investigations ont été consacrées à ce sujet depuis l'antiquité grecque jusqu'à présent. Deux périodes majeures marquent l'ensemble de recherches effectuées autour de la question de la métaphore : la période d'avant 1980 et celle d'après 1980. La métaphore a été largement étudiée, dans la première période, sous diverses perspectives qui la concevaient comme un mécanisme tropique, un dispositif poétique et rhétorique. Il s'agissait d'un moyen d'expression s'écartant du langage littéral et ordinaire, et exerçant sur le destinataire un certain effet. Inversement, après 1980, la métaphore n'est plus envisageable comme figure d'ornement et d'enrichissement du style oratoire, poétique ou autre, mais elle acquiert le statut d'un mécanisme conceptuel et cognitif. Sous l'angle de la nouvelle perspective, la métaphore, manifestation d'une existence socioculturelle et historique, est désormais un processus omniprésent dans le langage et fondamentalement liée à nos pensées dans le sens qu'elle permet l'appréhension de l'inconnu, de l'abstrait, en termes du connu, du concret, etc. L'exploration du chemin parcouru par la métaphore au fil du temps passe par un retour en arrière. Cela permet de mettre en lumière la métamorphose de la métaphore, en retraçant son évolution depuis son origine classique jusqu'à son traitement dans les perspectives contemporaines.

¹⁹ Dans la terminologie de Bally (1951) et celle de González-Rey (2002), les unités phraséologiques désignent l'ensemble des expressions figées à différents degrés (expressions idiomatiques, collocations, parémies).

Signalons-le, *expressions figées* et *unités phraséologiques* (UP) sont utilisées ici comme synonymes.

2.1. L'optique classique

En évoquant les deux notions *designatum* et *dénomination*²⁰, où chaque *designatum* possède sa propre dénomination, Aristote identifie la métaphore par une caractéristique centrale résidant dans le fait qu'elle « surimprime une seconde dénomination à l'usuelle » (cité dans Tamba-Mecz & Veyne, 1979, p. 80). Autrement dit, la *metaphora* est l'acte conférant à un *designatum* une dénomination qui n'est pas la sienne. Effectivement, selon Aristote, c'est « l'opération à laquelle procède un locuteur qui passe d'une dénomination à une autre » (cité dans Tamba-Mecz & Veyne, 1979, p. 80). De plus, la *metaphora* aristotélicienne, qui met en avant les rapports entre choses, pensées et mots, désigne la dénomination impropre d'un *designatum*. Elle diffère en cela des lapsus et des mensonges, qualifiés de fausses dénominations, par le fait qu'elle se fonde sur l'aperception du semblable, et sur l'analogie perçue par l'intellect entre des choses dont il échange les noms. Il est à souligner que pour Aristote, il n'y a que des dénominations et des *designatum* ; le signifié d'un nom n'est autre que la chose de la réalité désignée par le mot, et donc son *designatum* (Tamba-Mecz & Veyne, 1979, p. 82). Par ailleurs, Aristote prônait une linguistique des choses, des opérations et des relations, qui ignore la notion saussurienne de signifié et favorise l'idée selon laquelle le mot (le signifiant) ne renvoie pas à un signifié, mais plutôt à une intellection, et donc à une chose. En gros, il n'y a d'existence chez l'auteur que de l'objet désigné, le *designatum*, et du signe, sa dénomination. Dans *Rhétorique*, ouvrage postérieur à la *Poétique*, Aristote attribue à la métaphore une autre acception qui s'ajoute aux deux préalablement affirmées telles que : une dénomination transférée en tant qu'opération intellectuelle, et une similitude entre les choses dont les dénominations ont été ainsi transférées (Tamba-Mecz & Veyne, 1979, p. 83). L'opération métaphorique²¹ consiste également en une surimpression analogique. Succinctement, la conception aristotélicienne écarte la dimension ornementale et esthétique qui réduit, chez les rhéteurs, la métaphore à une figure tropique manifestant un écart de sens, en faveur d'un « raisonnement qui révèle une ressemblance, une identité partielle, entre deux choses apparemment dépourvues de parenté » (Tamba-Mecz & Veyne, 1979, p. 85).

À l'instar d'Aristote, la réflexion de Dumarsais (1968) consiste à envisager la métaphore comme une dénomination transférée d'une unité lexicale à une autre en considération d'analogies. En fait, pour Dumarsais dont les termes sont repris par Rollo (2015, p. 03), la métaphore se veut « un mécanisme naturel par lequel l'homme nomme le monde environnant ».

²⁰ Dans la terminologie d'Aristote, le terme *designatum* est équivalent aux choses de la réalité. Ainsi, la *dénomination* n'est autre que sa désignation et sa réalisation linguistique.

²¹ Soulignons au passage que la *metaphora* aristotélicienne, fondée sur une similitude aperçue via une opération relationnelle de dénomination oblique, se distingue de la comparaison où une chose ou un être est comparable à une / un autre, par le fait qu'elle répond à la formule CECI EST CELA. Sommairement, la comparaison n'est autre qu'une métaphore développée. En revanche, la métaphore n'est qu'une comparaison abrégée.

Pour sa part, Le Guern (1972), dans son ouvrage *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*, attribue à la métaphore une place centrale comme outil de l'argumentation persuasive à travers son potentiel connotatif puissant. Sur le plan sémasiologique de l'opération métaphorique, Le Guern atteste que : « l'interprétation de la métaphore n'est possible que grâce au rejet du sens propre, dont l'incompatibilité avec le contexte oriente le lecteur ou l'auditeur vers le processus particulier de l'abstraction métaphorique » (1972, p. 16). Suite à cette affirmation, la métaphorisation dans l'échange verbal repose, du côté du décodeur, sur l'écart du sens propre des termes en faveur de la sélection de l'interprétation adéquate. Pour ce faire, l'auditeur construit la signification voulue en ne retenant que les éléments qui soient compatibles avec la situation contextuelle. D'ailleurs, la métaphore pourrait présenter un ensemble d'atouts comme le signalent, respectivement, Le Guern (1972) pour qui, la métaphore possède trois valeurs majeures : informative, poétique et argumentative ; et Burbea (2021, p. 289) qui précise que la métaphore est une stratégie fondamentale de persuasion et de connaissance du monde.

En définitive, à la distinction de la tradition aristotélicienne qui considérait la métaphore comme une dénomination inappropriée au niveau des mots, les théories contemporaines la perçoivent comme un processus cognitif ordinaire enraciné dans notre pensée. Cela les oppose aux perspectives traitant la métaphore comme une déviance ou une anomalie²² par rapport à la norme, ainsi qu'aux conceptions des rhéteurs qui la réduisent à un procédé stylistique de l'imagination poétique et de l'ornement rhétorique, réservé à des usages extraordinaires. Dans ce qui suit, nous explorons comment la métaphore a été conçue sous l'égide des perspectives cognitivistes.

2.2. Les perspectives cognitivistes

Inaugurées par les travaux de Richards (1936) et Black (1962), et élargies dans le cadre de la Sémantique Cognitive, les perspectives contemporaines voient la métaphore comme un processus cognitif qui incarne nos pensées, notre expérience et la connaissance que nous avons du monde, ainsi qu'il organise à la fois notre logos et notre pathos. En fait, dans la lignée de Richards, Black à travers son modèle interactionnel, considère la métaphore comme omniprésente dans le langage, et initie à la dimension cognitive du processus métaphorique en tant que stratégie universelle enracinée dans la cognition humaine, et outil de connaissance en rapport étroit avec l'expérience physique. D'ailleurs, dans l'optique cognitive, la métaphore n'est pas seulement un mécanisme conceptuel omniprésent quotidiennement dans toutes nos pratiques langagières, comme le déclarent Lakoff & Johnson dans leur ouvrage *Les Métaphores dans la vie quotidienne* pour qui, la métaphore « est partout présente dans la

²² Todorov (1966) « anomalie sémantique » ; Le Guern (1973) « rupture avec la logique » ; Ricoeur (1975) « attribution insolite » ; Nunberg (1978) « usage non normal » ; Lúdi (1991) « incongruence » ; Tamine (1979) « coup de force » ; Searle (1982) « déféctuosité » ; Kleiber (1993, 1994, 1999) « incompatibilité » ; Prandi (1992, 1999, 2004, 2012) « incohérence ».

vie de tous les jours » (1985, p. 13), mais également un dispositif cognitif consistant à comprendre des abstractions complexes et moins claires en termes de concepts connus. Cela rejoint l'idée de Burbea qui conçoit que le processus métaphorique nous permet non seulement de connaître le monde, mais également de le structurer d'une manière originale (2021, p. 291).

En somme, étant ancrée dans la pensée et l'action et possédant « des retombées sur le pathos plutôt que sur le logos » (Burbea, 2021, p. 289), la métaphore, dans la perspective cognitiviste, a une place centrale dans nos systèmes conceptuels, et donc dans nos systèmes linguistiques. En fait, les métaphores linguistiques trouvent leur enracinement dans notre système conceptuel et cognitif qui est de nature métaphorique. L'idée que nous avons avancée s'appuie sur l'affirmation de Jamet & Terry : « la métaphore, avant d'être une réalisation linguistique, est un outil cognitif, conceptuel, car notre système de pensée, notre système conceptuel est par définition métaphorique » (2019, p. 05). Abordons dans la partie à venir du travail les grandes lignes de la théorie de la métaphore conceptuelle telle qu'elle a été conçue par Lakoff et Johnson.

3. Le modèle de la métaphore conceptuelle

3.1. Principes de la métaphore conceptuelle

Dans le cadre de la Sémantique Cognitive²³, l'une des questions importantes mises en avant est la métaphore. En effet, en publiant l'ouvrage *Metaphors We Live By* (1980), Lakoff & Johnson ont accordé à la métaphore une place centrale dans le langage et la cognition. La présente perspective conçoit la métaphore, type de catégorisation schématique, comme un moyen de structuration du système conceptuel. Ce modèle, rendant compte des continuités entre langage et pensée, repose à la fois sur les représentations conceptuelles et leurs réalisations linguistiques. Ainsi, le langage quotidien abonde d'expressions métaphoriques²⁴ omniprésentes dans tous les types de discours avec diverses fonctions selon l'usage. De ce fait, les expressions métaphoriques que nous utilisons sont l'actualisation et le reflet langagier d'un mécanisme cognitif conventionnel qu'est la métaphore conceptuelle. Cette dernière est concevable comme une projection sélective et partielle entre le domaine source et le domaine cible grâce à un système structuré de correspondances.

²³ C'est une sémantique qui s'intéresse à l'étude des relations entre les faits linguistiques et les opérations mentales. Elle adopte, selon le *Dictionnaire des sciences du langage* (2004) de F. Neveu, « un point de vue mentaliste, mais elle oriente surtout l'étude du sens vers des questions relatives à l'expérience et à la conscience ». En d'autres termes, en Sémantique Cognitive, le but du langage est de produire des structures sémantiques complexes comme : *représentations cognitives, structures conceptuelles* ou *espaces mentaux*. De même, la structure sémantique correspond à la structure conceptuelle, donc la construction du sens est conceptuelle.

²⁴ Les expressions métaphoriques sont le reflet de la pensée métaphorique. Ainsi, l'étude de leur fonctionnement permet de donner un aperçu concernant la nature métaphorique des concepts structurant nos activités quotidiennes (Lakoff & Johnson, 1985, p. 17).

Lakoff et Johnson remarquent que « l'essence d'une métaphore est qu'elle permet de comprendre quelque chose [...] en termes de quelque chose d'autre » (1985, p. 15). De même, pour eux, cette compréhension porte plutôt sur des domaines entiers que sur des concepts isolés. Par ailleurs, nous constatons que la métaphore est envisageable ici comme une mise en correspondance de deux domaines conceptuels distincts, constituant ainsi des structures bien complexes liées à notre expérience. Nous parlons dans ce sens, suivant la terminologie de Taraszka-Drożdż (2014), d'une *projection inter-domaniale*. Autrement dit, sont mis en correspondance, deux domaines formant des structures conceptuelles ancrées dans l'expérience, l'un étant la source, et l'autre la cible. Effectivement, la métaphore résulte d'une projection inter-domaniale à caractère interactif mettant en jeu une correspondance mapping « entre deux différents domaines conceptuels qui n'appartiennent pas à la même matrice » (Rollo, 2015, p. 04). Quant au rapport entre les deux domaines en question, Taraszka-Drożdż atteste que « le domaine cible constitue un domaine que nous cherchons à comprendre et le domaine source est celui que nous utilisons à cette fin » (2014, p. 18). Soulignons que la métaphore conceptuelle prend la forme LE DOMAINE CIBLE EST LE DOMAINE SOURCE. À titre d'illustration, la compréhension du domaine de la **DISCUSSION** fait appel à celui de la **GUERRE** suivant la formule : **LA DISCUSSION, C'EST LA GUERRE**. Ainsi, la compréhension d'un domaine à travers le recours à un autre implique la mobilisation de la projection d'une structure conceptuelle sur une autre. Pour Lakoff et Johnson (1985, p. 122), la direction de cette projection est déterminée en faveur de la compréhension d'un concept abstrait dans les termes d'un autre concret. Il s'agit de la conceptualisation habituelle permettant de comprendre le « non-physique en termes physiques » (Lakoff & Johnson, 1985, p. 68). Par conséquent, ladite projection²⁵ est qualifiée par Taraszka-Drożdż (2014, p. 19) d'*unidirectionnelle*²⁶.

Sommairement, la métaphore conceptuelle permet d'établir un système de correspondances en appliquant le même type de raisonnement sur le domaine cible que celui pouvant être fait dans le domaine source. Ce mécanisme cognitif fondamental à l'appréhension du monde consiste essentiellement à sélectionner des traits d'un domaine conceptuel sur un autre via une projection inter-domaniale majoritairement unidirectionnelle. En gros, la métaphorisation s'articule à la fois sur

²⁵ Nous entendons par *la projection* métaphorique un ensemble de correspondances faites du domaine source sur le domaine cible. Elle est en étroite relation à la fois avec la connaissance que possèdent les individus sur les divers éléments du domaine source, et les inférences qui lui sont propres.

²⁶ Ce principe d'*unidirectionnalité* des métaphores conceptuelles est l'un des concepts centraux de la théorie de la métaphore conceptuelle. Selon cette perspective, la projection « se fait d'un domaine source qui est plus concret sur un domaine cible qui est plus abstrait » (Taraszka-Drożdż, 2014, p. 19). En d'autres termes, *l'unidirectionnalité* renvoie au concept de la projection métaphorique allant de manière ordinaire d'un domaine concret et physique vers un domaine abstrait et non physique. Bref, elle se fait généralement du plus connu vers le moins connu.

les notions d'*unidirectionnalité* et d'*invariance*²⁷, ainsi que sur le principe de *systematicité métaphorique* (Lakoff & Johnson, 1985, p. 20) englobant deux concepts fondamentaux tels que le *masquage*²⁸ et la *mise en valeur*²⁹. Ainsi, après avoir mis en lumière les principes fondamentaux sur lesquels s'articule la métaphore conceptuelle et souligné l'importance qu'elle revêt dans la structuration et l'appréhension du monde, nous allons désormais focaliser l'intérêt sur la nature du rapport qui la lie à l'expérience corporelle et sensorielle.

3.2. La métaphore et son ancrage dans l'expérience

Dans l'optique de la métaphore conceptuelle, une attention particulière a été accordée à l'expérience humaine, c'est ce qui est appelé le *réalisme expérientiel*³⁰. Ce principe repose sur l'idée selon laquelle : ce sont nos expériences du monde qui fondent notre système conceptuel qui en est le résultat. Effectivement, « notre système conceptuel trouve son fondement dans nos expériences du monde » (Lakoff & Johnson, 1985, p. 129). En d'autres termes, contrairement au cognitivisme classique que représente la psycholinguistique chomskienne, Lakoff et Johnson favorisent le paradigme du réalisme expérientiel à travers lequel est souligné le rôle crucial de l'expérience humaine dans la logique catégorielle, et attestent que « Le type de système conceptuel que nous possédons est la conséquence de la sorte d'êtres que nous sommes et de la manière dont nous entrons en interaction avec nos environnements physique et culturel » (1985, p. 129). Il s'agit du principe d'*embodiment* (cognition incarnée) à partir duquel l'esprit est conçu comme inscrit dans le corps humain. De cette interaction entre corps et monde environnant dérivent nos perceptions sensorielles. Lakoff et Johnson insistent donc, selon Rollo (2015, p. 05), sur « la relation dialectique entre la cognition humaine et les facteurs contextuels et environnementaux ». Nous signalons ici la relation de dépendance qui relie étroitement la compréhension de la métaphore avec notre vécu et notre expérience. En effet, la compréhension d'une métaphore est strictement impossible indépendamment de son fondement expérientiel (Lakoff & Johnson, 1985, p. 30). En conséquence, c'est à partir de leur enracinement dans l'expérience physique que les métaphores conceptuelles trouvent leur motivation. Quant à l'aspect culturel de chaque expérience, il est primordial et déterminant comme l'affirment Lakoff et Johnson « toute expérience est entièrement culturelle et que, lorsque nous faisons

²⁷ Le principe de *l'invariance* réside dans le fait que les projections métaphoriques sélectionnent adéquatement les éléments de la structure des schémas d'images du domaine source pour appréhender le domaine cible.

²⁸ Le *masquage* forme une partie dite « *partie non-utile* », puisqu'il reflète les aspects du domaine source qui ne sont pas pris en compte dans la conceptualisation du domaine cible.

²⁹ La *mise en valeur* renvoie à une « *partie utile* » de la métaphore où, à partir de la projection métaphorique sélective, les éléments du domaine source sont retenus dans la mise en correspondance pour faciliter la compréhension du domaine cible.

³⁰ Le principe du *réalisme expérientiel* repose sur le fait que les structures conceptuelles sont conçues comme dépendantes de l'interaction corporelle que l'homme entretient avec son environnement.

l'expérience du "monde", notre culture est déjà présente dans l'expérience elle-même » (1985, p. 66). Il est à souligner que tout changement culturel pourrait entraîner à la fois l'introduction de nouvelles métaphores et la perte d'anciennes. En fait, les métaphores conceptuelles, s'enracinant dans l'expérience humaine perceptuelle, biologique ou culturelle, ne sont pas de simples phénomènes, mais elles ont plutôt une dimension universelle et culturelle³¹.

Brièvement, pour ces auteurs, la compréhension émerge et parvient d'une corrélation de la nature corporelle et de l'environnement physique et culturel. Ces facteurs imposent, en fait, une structure bien déterminée à l'expérience en fonction des dimensions naturelles. Par ailleurs, les expériences produites forment et structurent des catégories appelées *gestalts expérientielles*³². Ainsi, la capacité conceptuelle humaine permet de supposer un ensemble de capacités parvenant à la compréhension en faisant des projections métaphoriques des structures d'un domaine concret sur un domaine abstrait. C'est la capacité de former les concepts complexes et les catégories générales qui construisent des structures complexes nommées les *modèles cognitifs idéalisés* (MCI)³³.

En somme, la nouvelle perspective, étant subjectiviste et expérentialiste et reflétant l'esprit incarné, attribue à la métaphore un rôle incontestable dans la conceptualisation et la dénomination de la réalité à travers deux principes majeurs : la mise en valeur et le masquage, d'où le caractère partiel et partial de la présente approche.

3.3. Typologie des métaphores conceptuelles

Dans l'ouvrage *Les métaphores dans la vie quotidienne* de Lakoff et Johnson (1985), les métaphores sont catégorisées en fonction de certaines modalités relatives à la perception et à l'appréhension des réalités environnantes. En fait, les auteurs ont

³¹ L'aspect *culturel* des métaphores réside dans le fait que la culture permet de fournir à l'homme une manière de se comporter convenablement dans son environnement. Par ailleurs, Lakoff et Johnson suggèrent que « chaque culture définit une réalité sociale à l'intérieur de laquelle les hommes ont des rôles qui ont pour eux un sens et qui guident leur existence sociale » (1985, p. 156).

³² Dans la conception de Lakoff et Johnson, les *gestalts expérientielles* sont « des totalités multidimensionnelles structurées » (1985, p. 91). La compréhension de l'expérience de manière métaphorique passe par l'utilisation d'une structure multidimensionnelle, qui appartient à un domaine d'expérience (source), afin de structurer l'expérience dans un autre domaine (cible). Autrement dit, la métaphore conceptuelle met en place deux domaines fondamentaux d'expérience, le premier étant compris dans les termes du second. Chaque domaine représente un ensemble conceptualisé et structuré via une *gestalt expérientielle* à l'intérieur de notre expérience. Ces *gestalts*, étant des tous structurés dans les expériences humaines fréquentes, sont qualifiées par Lakoff & Johnson d'*espèces naturelles d'expérience* car ce sont expérentiellement fondamentales et constituent « les produits de la nature humaine ».

³³ Les **MCI** sont des schémas conceptuels fondamentaux qui ancrent des aspects de notre expérience permettant l'organisation de notre connaissance du monde. Il s'agit ici des abstractions du monde qui fournissent des moules conceptuels en vue de faciliter le traitement de la réalité sous forme de correspondances métaphoriques entre un domaine source et un domaine cible.

réparti les métaphores conceptuelles en trois grandes catégories : orientationnelles, ontologiques et structurales.

- **Métaphores orientationnelles** : l'intérêt est particulièrement centré sur l'importance donnée à la verticalité et à l'opposition **HAUT / BAS**. En fait, c'est cette orientation spatiale qui est mise en jeu ici suivant le trait [**Verticalité**] : LA SANTÉ ET LA VIE SONT EN **HAUT**, LA MALADIE ET LA MORT SONT EN **BAS**. Le fondement physique et social de cette catégorie s'enracine dans nos expériences sensorielles. Les métaphores d'orientation, vu leurs pertinence et universalité, sont les plus schématiques, les moins complexes, ainsi que les plus facilement transférables. À titre d'illustration, nous citons les deux exemples figurant dans Lakoff et Johnson (1985, p. 25-26) et permettant de constater que la quantité est conceptualisée en termes de la verticalité. Par conséquent, c'est dans l'orientation spatiale que les métaphores de la présente catégorie trouvent leur motivation.

LE BONHEUR EST EN **HAUT**, LA TRISTESSE EST EN **BAS**.

LE PLUS EST EN **HAUT**, LE MOINS EST EN **BAS**.

- **Métaphores ontologiques** : ce type de métaphores est motivé par l'expérience que nous avons des objets physiques, plus précisément, de nos propres corps. À l'instar de Lakoff et Johnson, Taraszka-Drożdż remarque, pour sa part, que les métaphores ontologiques « permettent de percevoir des événements, des émotions, des idées comme des entités discrètes et des substances uniformes » (2014, p. 30). Cela veut dire que l'identification et la conceptualisation d'un concept abstrait (idée, état, événement, etc.) passe par le recours à des objets concrets ou des substances. Grosso modo, ces métaphores servent à mieux appréhender des abstractions par le biais des chosifications, des personnifications :

L'ESPRIT EST UNE MACHINE (THE MIND IS A MACHINE).

- **Métaphores structurales** : dans le même sens des métaphores susmentionnées, les métaphores structurales ont pour fondement des corrélations systématiques à l'intérieur de notre expérience. Dans la conception de Lakoff & Johnson, cette catégorie permet « d'utiliser un concept bien structuré et hautement défini pour en structurer un autre » (1985, p. 70). Autrement dit, les métaphores structurales, représentant, en fait, une sorte de prototype des métaphores conceptuelles, consistent en la structuration d'un domaine complexe (cible) en termes d'un autre domaine connu (source) via un certain nombre de projections sélectives. Nous illustrons le présent aspect comme suit :

LES THÉORIES (ET LES DISCUSSIONS) SONT DES BATIMENTS.

Aux trois catégories de métaphores citées ci-dessus s'ajoutent d'autres. Nous mentionnons, d'une part, les métaphores *conventionnelles* ou quotidiennes ; de l'autre, celles dites *nouvelles*. Dans ce sens, les métaphores pourraient se différencier en termes de leur degré de conventionnalité.

- **Métaphores conventionnelles**³⁴ : ce sont des métaphores quotidiennes enracinées dans la culture. Elles « structurent le système conceptuel ordinaire de notre culture qui est reflété dans notre langage quotidien » (Lakoff & Johnson, 1985, p. 149).
- **Métaphores non conventionnelles** ou **nouvelles**³⁵ : la présente catégorie range des métaphores extérieures à notre système conceptuel, étant ainsi le résultat de l'esprit créatif et imaginatif (Lakoff & Johnson, 1985, p. 149). De même, elles s'activent linguistiquement par des expressions métaphoriques facilement reconnaissables.

En abordant la question de métaphores *conventionnelles* et celles *nouvelles*, et le rapport qui les unit, nous soulignons la distinction établie à ce niveau par Ricoeur (1975) entre métaphores *mortes* et métaphores *vives*. Si les premières, qualifiées de *mortes*, se manifestent par des expressions ayant un emploi automatique, inconscient et non productif, et sont conventionnellement fixées, les secondes, qui doivent leur dénomination de métaphores *vives* à Ricoeur (1975), renvoient à des métaphores créatives et nouvelles puisqu'elles rendent compte de la créativité du sujet parlant et de son génie d'imagination.

En somme, les expressions métaphoriques conventionnelles reflètent des métaphores mortes dans le sens où il n'y a pas de créativité puisqu'elles sont utilisées automatiquement et inconsciemment. Cependant, elles sont qualifiées par Lakoff et Johnson (1985, p. 64) de vivantes car « ce sont des métaphores qui nous font vivre ». Quant aux métaphores nouvelles, elles servent à dénommer une réalité inédite, et peuvent se lexicaliser au fur et à mesure jusqu'à ce qu'elles deviennent des métaphores mortes et conventionnelles. Par conséquent, elles donneront naissance aux expressions figées, aux unités phraséologiques (UP)³⁶.

4. Remise en question de l'opacité sémantique des UP

La conception selon laquelle le sens opaque et idiomatique des UP, caractéristique primordiale du langage détourné, se détache de leur sens propre, nous semble loin d'être convaincante. La constatation que nous tentons d'avancer prend pour point de départ l'aspect polysémique des unités monolexicales, où un même signifiant possède plusieurs signifiés qui s'actualisent en fonction de ses divers usages en contextes. Cette relation de sens, reposant sur le principe de l'intersection sémantique, met en œuvre un trait sémique « sème » commun à tous les sens que peut

³⁴ La *conventionnalité* peut toucher aux deux niveaux conceptuel et linguistique. Selon Lakoff et Turner (1989), une métaphore est conventionnelle quand elle est automatique, comprise sans effort et établie comme une façon de penser parmi les membres d'une communauté linguistique. Elle est appelée par les deux auteurs (1989, p. 80) « *métaphore de base* ». Ce type de métaphores représente un continuum admettant certains degrés intermédiaires. Les métaphores hautement conventionnelles sont qualifiées par Nyckees (2000, p. 133) de *métaphores lexicalisées*.

³⁵ Le caractère inédit et créatif des *métaphores nouvelles* englobe à la fois les métaphores conceptuelles nouvelles et les expressions métaphoriques créatives. Dans « *La métaphore conceptuelle* » de Anca Cosaeanu (2017, p. 149), les métaphores nouvelles « ont la force de créer une nouvelle réalité ».

³⁶ Nous optons dans ce qui suit pour l'usage de l'expression « *unités phraséologiques* » (désormais **UP**) pour des raisons terminologiques.

avoir l'unité lexicale en question. Par conséquent, le critère d'intersection sémantique est une caractéristique définitoire des items polysémiques puisqu'à chaque fois qu'un nouveau sens s'actualise dans une situation contextuelle donnée, le sème noyau figure dans une nouvelle matrice sémique sélectionnée et structurée par le contexte. D'ailleurs, en exprimant, d'un point de vue sémantique, une image unique résultant du sens global de l'expression, les UP présentent un tout unique, une intégrité sémantique (Bally, 1951, p. 68). Ces suites lexicalisées se rapprochent souvent, par leur fonctionnement, des mots simples. Par conséquent, tout en considérant les UP comme des unités polylexicales se comportant pareillement aux unités monolexicales, nous pourrions inférer, par analogie, que leur sens figuré n'est pas totalement détaché du sens premier de leurs constituants. Autrement dit, le sens global d'une UP résulte d'une actualisation motivée du sens de certains traits de ses éléments constitutifs sans pour autant rompre avec leur sens propre.

5. Motivations des unités phraséologiques

Avant d'entrer dans le vif du sujet qui consiste en la description des processus à la base des motivations iconiques et culturelles régissant la construction de sens des UP, il s'avère intéressant de souligner que la *motivation* est envisageable comme « le rapport entre le signifiant et le signifié de l'expression » (Negro Alousque, 2013, p. 108). Précisons-le, la motivation iconique repose sur un mécanisme cognitif (métaphore, métonymie ou image mentale), alors que la motivation culturelle se fonde sur « un élément appartenant au domaine de la religion, la mythologie, l'histoire ou la littérature » (Negro Alousque, 2013, p. 107).

Afin de mettre en lumière le rôle crucial des motivations dans la génération du sens idiomatique, nous allons soumettre à l'analyse des UP, appartenant à l'arabe marocain dialectal, transcrites selon les normes de la convention ARAPI³⁷ et traduites littéralement.

- a. [ħəzzək lmā] (L'eau t'a soulevé)
- b. [dreb ləħdīd maħəddū sxūn] (Battre le fer pendant qu'il est chaud)
- c. [lmā w fəttāba] (L'eau et le balai)
- d. [qəlb bjed] ; [qəlb kħel] (Cœur noir ; cœur blanc)
- e. [jəddū ṭwīla] ; [jəddū qsīra] (Sa main est longue ; sa main est courte)
- f. [ħəllūf kərmūs] (Cochon, figue)

Les expressions mises à l'épreuve se particularisent par la fixité et l'idiomaticité. En fait, la fixité est une propriété qui s'attache à la stabilité morphologique et sémantique de la séquence. Quant à l'idiomaticité, elle désigne le sens figuratif, non déductif et imagé de l'UP.

³⁷ ARAPI : « Corpus d'arabe parlé (4) : La convention de transcription ARAPI pour l'arabe parlé en interaction » propose de transcrire les segments en langue étrangère en caractères latins, dans leur orthographe d'origine. La convention ARAPI a été établie pour le but de proposer des normes de transcription de l'arabe parlé en interaction.

5.1. Phraséologies iconiques

Il s'agit dans l'exemple (a) d'une UP composée de trois éléments indissociables suivant la structure **V + Pro + N**. Syntactiquement, la suite en question n'autorise pas un certain nombre de transformations (passivation, relativisation, négation, etc.). D'autres particularités caractérisent cette UP: l'impossibilité de changer l'ordre syntagmatique de ses éléments, et l'impossibilité d'une substitution synonymique sur l'axe paradigmatique. Sur le plan sémantique, la séquence donne naissance à deux sortes d'interprétations. Le premier sens, littéral, permet de s'informer sur un domaine physique, concret. Effectivement, [həzzek lmā], reflétant le principe de la poussée d'Archimède³⁸ selon lequel tout corps immergé dans un fluide est soumis systématiquement à ladite poussée, désigne la réalité d'un objet ou d'un être porté sur l'eau. Le sens figuré de l'expression signifie *quelqu'un qui a tout perdu*. La mise en correspondance entre les deux domaines détermine le continuum de sens reliant les sens littéral et idiomatique de l'expression en question. De même, cette métaphore conceptuelle met en jeu des projections partielles et sélectives visant à comprendre un domaine cible *situation de perte* par l'intermédiaire d'un domaine source. De ce fait, il convient de sélectionner les projections qui nous semblent utiles : *quelqu'un qui flotte sur l'eau est noyé, mort, atteint sa fin de vie*. Les traits projetés sur le domaine abstrait permettent de marquer une situation désespérée difficile à surmonter. L'UP dans sa totalité se dit d'une personne *ayant perdu tout espoir*.

Pareillement, à la suite (a), nous avons affaire dans (b) à une UP polylexicale, où seul le verbe accepte le changement de temps, de personne et de nombre en fonction des interlocuteurs qui participent à la relation dialogique. Sémantiquement, l'UP (b) s'interprète de deux manières différentes, l'une littérale du côté de la compositionnalité ; l'autre, inférentielle marquant son idiomatisme. Littéralement, l'UP laisse comprendre à partir de *battre le fer pendant qu'il est chaud* une réalité scientifique dans le sens où la cohésion de la structure physique d'un métal tel que le fer est régie par le degré de chaleur. En effet, pour qu'il soit possible de transformer le fer en forme souhaitée, il faut le travailler quand il est chaud. Or, s'il refroidit il n'y aura aucune possibilité de le manipuler aisément. En observant cette scène qui englobe la signification du domaine source, nous pouvons sélectionner certains traits utiles à la bonne compréhension du domaine cible : *la ponctualité temporelle, l'acte d'agir, l'intention d'atteindre un objectif*. La mise en correspondance des deux domaines implique la mobilisation des deux principes préalablement mentionnés, la mise en valeur et le masquage, permettant de construire le contenu conceptuel du domaine cible. Nous parlons suivant la terminologie de Langacker de l'imagerie conçue comme

³⁸ Nous entendons par la poussée d'Archimède la force de pression exercée sur la base d'un objet (c.-à-d. la partie la plus immergée) est toujours plus grande que celle exercée sur son sommet (la partie la moins immergée). Autrement dit, la force de pression de l'eau qui pousse l'objet vers le haut est toujours plus grande que celle qui le pousse vers le bas. Par conséquent, un corps immergé dans un fluide est soumis systématiquement à la poussée d'Archimède. En d'autres termes, tout corps introduit dans un fluide subit une poussée vers le haut proportionnelle au poids du fluide qu'il déplace.

l'habilité à construire une même situation de manières différentes. Par conséquent, les traits sélectifs cités facilitent l'appréhension du domaine cible, et renseignent sur la signification globale de l'UP : *agir à temps, saisir les occasions*.

L'analyse des deux exemples nous a permis d'observer une différence concernant la nature des éléments qui constituent les deux structures. Le domaine source de la métaphore conceptuelle évoque une réalité conceptuelle et une vérité générale en termes desquels les deux domaines cibles, respectivement, *situation désespérée* et *saisie des occasions* dans (a) et (b) sont compris.

La séquence (c) mise à l'épreuve est une UP marquée à son tour par la fixité et l'idiomaticité. Il s'agit de deux noms associés par la conjonction de coordination [w]. Sémantiquement, l'UP en question pourrait s'interpréter de deux façons distinctes. Son sens premier met le point sur deux éléments renvoyant à l'isotopie de l'hygiène. Le processus de conceptualisation de son sens imagé nécessite la mise en correspondance de deux domaines différents : le domaine source, *hygiène*, et le domaine cible, *relations sociales*. La compréhension du sens global de l'UP implique la projection de certains traits faisant partie du domaine source sur celui cible. À partir d'une projection inter-domainiale et sélective en rapport avec le domaine de l'hygiène : *retirer, enlever, nettoyer, se débarrasser de quelque chose d'impur*, nous pouvons, par inférence, comprendre que dans les rapports sociaux, [lmā w ʃəttāba] signifie *retirer quelqu'un de sa vie*, ou encore *se débarrasser de quelqu'un d'impur*.

Le recours à la métaphore conceptuelle pour la mise en exergue du continuum de sens d'une UP est de très grande importance. D'après Langacker (2008), la métaphore représente une importance cognitive fondamentale, ce qui la range parmi les phénomènes imaginatifs essentiels pour la conceptualisation. Les exemples que nous venons d'analyser montrent clairement qu'il s'agit plutôt d'une conceptualisation métaphorique du sens des UP, où apparaît un continuum entre le sens premier de la séquence et celui figuré, que d'une opacité sémantique qui ne favorise pas de liens avec le sens primitif. Ces faits laissent remarquer que nous sommes en présence d'une *motivation métaphorique*. En gros, en participant amplement à la construction du sens, le processus métaphorique motive les UP selon divers contextes. Les expressions analysées, conventionnellement reconnues et quotidiennement utilisées, transfèrent à chaque fois la même signification. En clair, il s'agit des métaphores conventionnelles et lexicalisées qu'utilisent, inconsciemment et automatiquement, les sujets parlants marocains.

Quant aux exemples (d) et (e), nous avons affaire à des collocations considérées comme un cas de semi-figement où chaque suite est construite majoritairement de deux éléments essentiels. D'un côté, la base conserve son sens dénotatif et régit l'ensemble de la séquence dans la mesure qu'elle sélectionne les éléments avec lesquels elle se combine ; de l'autre, le collocatif dont le sens premier est annulé en faveur de l'actualisation de certains traits sélectifs du sens connotatif. Soulignons au passage que nous sommes en présence du procédé de la métonymie qui met en jeu, respectivement, des parties du corps humain : [qəlb] (cœur), [jəddū] (sa main). Les organes mentionnés renvoient aux *personnes* selon le principe métonymique de la

PARTIE pour le TOUT. En observant (d) et (e), nous constatons qu'il n'est question ni de *la couleur* ni de *la dimension*, mais plutôt des images symboliques qui s'activent en fonction du contexte culturel.

D'ailleurs, il s'agit dans (d) d'une opposition de caractère résultant de la projection des traits que connotent les deux couleurs. Effectivement, la couleur blanche³⁹ renvoie symboliquement à *la propreté, la pureté, l'innocence*, etc. comme le signalent Pastoureau et Simonnet: « Avec le blanc, nous sommes dans la virginité et l'innocence » (2004, p. 24). Quant à la couleur noire, elle symbolise tout un continuum de situations allant du *deuil* jusqu'à *l'élégance*. Entre ces extrémités, le noir marque d'autres caractères comme le *mal* et la *rancune*. La compréhension du sens global des collocations en question implique la mobilisation des projections à caractère sélectif faisant appel aux connotations des collocatifs. Dans cette logique, la mise en œuvre des projections laisse retenir *l'innocence* et *la pureté*, du côté du blanc, alors que du côté du noir, *le mal* et *la rancune* sont projetés.

De manière générale, la conceptualisation du sens des deux collocations fait correspondre à la PARTIE (cœur) renvoyant au TOUT (personne) les deux traits *pureté* et *innocence* au niveau de la première séquence, et *mal* et *rancune* dans la seconde. Par conséquent, ce processus métonymique permet de comprendre que [qəlb bjeɖ] désigne *une personne innocente et gentille*, tandis que, [qəlb kʰel] renvoie à *toute personne rancunière*.

Les collocations, figurant dans (e), subissent la même analyse dans le sens où nous conservons l'aspect métonymique de la PARTIE [jəddū] (sa main) pour le TOUT (personne). Quant aux collocatifs [ṭwīla] et [qsīra], ayant une nature adjectivale, ils ne sont pas pris dans leur sens propre, mais plutôt leurs traits s'actualisent conventionnellement selon le contexte dans lequel ils sont mis en œuvre. En fait, les collocatifs connotent, respectivement, *la puissance* et *la dominance* dans la première, ainsi que *l'impuissance* dans la seconde. En gros, la conceptualisation du sens des deux collocations, à partir des traits sélectifs susmentionnés, permet de comprendre dans [jəddū ṭwīla] *une personne puissante possédant du pouvoir*, ainsi qu'*une personne impuissante* dans [jəddū qsīra].

Brièvement, nous constatons, à partir des exemples mis à l'exercice, qu'il s'agit des collocations à *motivation métonymique*. Les échanges verbaux, quotidiennement établis entre les marocains, laissent remarquer que ces expressions semi-figées sont utilisées de manière automatique et inconsciente. Cela rejoint l'idée de Taraszka-Drożdż (2014, p. 37) qui envisage la métonymie comme « faisant partie du système conceptuel quotidien et elle est utilisée automatiquement, sans effort et d'une façon inconsciente ».

³⁹ Cette couleur réunit les extrêmes dans le sens où sa symbolique pourrait changer selon le contexte culturel en présence. Le blanc renvoie dans bien de pays à l'absence, au manque (*une page blanche* « sans texte », *une voix blanche* « sans timbre », *une nuit blanche* « sans sommeil »). Cependant, dans d'autres pays, le blanc symbolise la joie, la pureté, etc.

En somme, si la métaphore, comme nous l'avons vue dans (a), (b) et (c), tend vers l'identification et la compréhension d'un concept en termes d'un autre, la métonymie, illustrée par (d) et (e), assume majoritairement une fonction référentielle. De même, étant donné que les projections de l'élément collocatif sur la base sont d'ordre connotatif, nous signalons que les collocations analysées ne sont pas soumises uniquement à une motivation métonymique, comme il a été mentionné, mais la construction de leur signification globale résulte plutôt de l'association d'une motivation métonymique et d'une motivation d'ordre culturel en rapport avec une connotation conventionnelle socialement attestée. Bref, les exemples traités reflètent des UP soumises à une motivation métaphorique et/ou métonymique. En conséquence, elles appartiennent à une *phraséologie iconique*. Cependant, nous pouvons rencontrer d'autres UP portant l'étiquette de *phraséologies culturelles*.

5.2. Phraséologies culturelles

Il s'agit dans (f) d'une UP ayant, sur le plan grammatical, la structure N+N, et répondant aux critères de figement. Sur l'axe paradigmatique, la substitution synonymique et l'insertion d'éléments nouveaux sont impossibles. Au niveau syntagmatique, ses constituants n'acceptent aucune permutation. Sur le plan sémantique, l'UP s'interprète de deux manières distinctes. Le sens premier met en correspondance deux domaines différents : le domaine animalier (cochon) et celui des fruits (figue). Cependant, il n'est pas question ici d'appliquer le principe de la métaphore conceptuelle, puisque les deux domaines sont concrets et leur rapprochement ne permet pas la déduction du sens voulu. D'ailleurs, les marocains se mettent d'accord sur l'aspect purement culturel de cette UP.

En fait, notre observation laisse remarquer que cette expression figée est née à partir d'une histoire qui s'est déroulée pendant la période coloniale. Il existe plusieurs versions de cette histoire, mais la plus connue est la suivante : il y avait un musulman qui voulait sacrifier un cochon. Étant donné que l'Islam interdit cela, l'individu a vendu le cochon contre des figes. Les gens l'ont averti sous prétexte qu'il s'agit toujours d'un fait interdit et donc les deux procès valent la même chose. Dès lors, tout le monde s'inspire de cette histoire en disant [ħəllūf kərmūs] pour désigner l'équivalence de deux procès. Donc, la compréhension et l'adéquate interprétation de l'UP en question font appel à une intertextualité. Bref, le sens de l'UP est conceptualisé à partir des faits visant la transmission des spécificités culturelles et des représentations mentales de la collectivité. Par conséquent, le sens figuré des UP à *motivation culturelle* semble s'enraciner dans notre expérience physique et/ou culturelle. En d'autres termes, c'est à partir de leur ancrage et de leur enracinement dans l'expérience physique que certaines UP trouvent leur motivation. En somme, dans les *phraséologies culturelles*, c'est le contexte socioculturel et la visée pragmatique qui permettent aux locuteurs d'interpréter convenablement une UP et d'enlever toute ambiguïté pouvant surgir sur le plan sémantique.

6. Conclusion

Si les optiques antérieures consacrées aux UP attribuaient à l'opacité sémantique une rupture entre les sens premier et figuré des UP, les perspectives cognitives conçoivent différemment ces faits de langage. C'est dans ce cadre que notre travail s'est inscrit dans le but de remettre en question la conception susmentionnée au profit de diverses motivations mettant en scène un continuum où sont corrélés les deux sens de l'UP, compositionnel et idiomatique.

Revoir les UP sous un angle cognitif, via le modèle de la métaphore conceptuelle de Lakoff et Johnson, c'est expliquer sur quoi s'articule le processus de la génération de leur sens figuré. D'ailleurs, l'application dudit modèle nous a permis de tenter une conceptualisation et une description de la trajectoire allant du sens littéral au sens idiomatique des UP en vue de montrer qu'il existe un rapport de rémanence et une motivation derrière la construction de la signification voulue des unités en question.

Nous avons constaté, à partir des analyses effectuées, que la plupart des UP marocaines sont soumises à une motivation iconique, métaphorique et/ou métonymique. En effet, nous métaphorisons un domaine abstrait, en vue d'en optimiser l'appréhension, à la lumière d'un autre concret par le biais des projections partielles et sélectives. Par ailleurs, les UP ne sont pas toutes motivées métaphoriquement puisqu'il existe, comme il a été remarqué, un bon nombre d'exemples à motivation métonymique. Cependant, il est extrêmement nécessaire de signaler un autre type de phraséologies, dites culturelles, qui dépassent les motivations iconiques et impliquent une intertextualité renvoyant à des événements passés à un moment donné de l'histoire. Cela marque l'inévitable ancrage du culturel dans toutes nos pratiques langagières et son rôle décisif et générateur du sens.

Pour conclure, le présent travail touche à deux problèmes capitaux. D'une part, la catégorisation des motivations pour une conceptualisation optimale du sens ; de l'autre, la détermination des traits inhérents à l'appréhension du sens figuré des UP par l'intermédiaire des projections sélectives. Ces réflexions, certes succinctes, pourront être utiles dans le cadre d'une phraséodidactique facilitant les processus de l'enseignement / apprentissage des UP. De plus, la recherche dans ce sens ouvrira de nouvelles perspectives intéressantes vers une résolution des problèmes liés jusqu'à présent au traitement automatique des UP.

Références bibliographiques

- Bally, Ch. (1951). *Traité de stylistique française* (1^{er} Volume. Seconde Édition). C. Klincksieck.
- Burbea, G. (2021). La métaphore de la guerre, Guerre à la métaphore. *Hermeneia*, 27, 284-296.
- De Saussure, F. (1995). *Cours de linguistique générale*, Éditions Payot & Rivages.
- Dumarsais, C. (1968). *Des tropes*. Slakine.
- Galisson, R. (1988). Cultures et lexicultures. Pour une approche dictionnaire de la culture partagée. *Annexes des Cahiers de linguistique hispanique médiévale, volume 7*. Hommage à Bernard Pottier, 25-341.

- González-Rey, M. I. (2002). *La phraséologie du français*. Presses Universitaires du Mirail (Linguistique et didactique).
- Jamet, D. & Terry, A. (2019). Principes et fonctions de la métaphore en langue de spécialité dans un cadre cognitiviste : *Théorie et étude des métaphores de la crise économique*. ELAD-SILDA. Centre d'Études Linguistiques.
- Lakoff, G. & Johnson, M. (1985). *Les métaphores dans la vie quotidienne*. Les Éditions de Minuit.
- Le Guern, M. (1973). *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*. Larousse.
- Muradova, L. (2013). La phraséologie du français dans son aspect dynamique. Dans Mejri, S. & al. *La phraséologie entre langues et cultures: Structures, fonctionnements, discours. Volume I*. (p. 151-160). Peter Lang.
- Negro Alousque, I. (2013). La motivation des expressions idiomatiques de la mort en français, espagnol et anglais. *Pragmalinguistica*, 107-120.
- Pastoureau, M. & Simonnet, D. (2005). *Le petit livre des couleurs*. Éditions du Panama.
- Ricoeur, P. (1975). *La Métaphore Vive*. Éditions du Seuil.
- Rollo, A. (2015). Les métaphores conceptuelles dans la science médicale: Outil cognitif et Communicatif. *Publifarum* n° 23 – *Les avatars de la métaphore*.
- Tamba-Mecz, I. & Veyne, P. (1979). Metaphora et Comparaison selon Aristote. In: *Revue des Études Grecques*. Tome 92, 77-98.
- Taraszka-Drożdż, B. (2014). *Schémas d'extension métaphorique*. Katowice.
- Traverso, V. et al., (2019). *Transcription de corpus oraux d'arabe parlé en interaction*. Convention ARAPI et annexes.